

# Chez mon futur : [suite]

Autor(en): **Audeval, Hippolyte**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **22 (1884)**

Heft 17

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188223>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tant dè bounheu su la terra, as-tou petètrè oquie que pouesso fèrè por tè dévânt dè modà ?

— Oï, se lài repond Misère. Voudrè tant medzi onco on pere dè mon pérâi. Prèta-mi vâi ta faulx po ein aveinta ion !

— Ma faulx n'est pas fète po déguelhi dâi peres, se dit la Moo ; ma se cein tè pào fèrè pliési l'ein àodri couilli ion.

— Eh bin, se tè plié !

Adon la Moo grimpè su l'âbro ; mâ quand le lài est, diabe lo pas que le put redècheindrè, po cein què lo pérâi étâi tsermâ, et tandi que le teimpétâvè et que le dzevattâvè per lé d'amont, Misère, tot càdiquo que l'étâi, sè tegnâi lo veintro dè la vairè coumeint 'na mayeintse dein 'na dzèba.

— Fâ mè dècheindrè dè pèce, se lài fe la Moo kâ n'è pas lizi dè châi restâ tant grand teimps.

— Vu bin, repond Misère, mâ à onna condechon !

— La quinna ?

— C'est què tè mè laissâi vivre.

— Eh bin, d'accoco, fâ-mè dècheindrè et ne revindri vers tè qu'à la fin dào mondo.

Dinsè de, dinsè fé ; Misère fe là priyire et la Moo sè put ramassâ dè perquie et s'ein allâ ; et l'est rappoo à cein que la *misère* est adé restaie dein lo mondo et que le lài vâo restâ tant qu'âo bet.

#### CHEZ MON FUTUR

##### VIII

Il allait sortir, lorsque par malheur il aperçut le vêtement laissé par sa femme sur le dos d'un fauteuil.

Il s'élança dessus, le saisit, et le tourna dans tous les sens.

— J'ai vu cela aujourd'hui sur les épaules de Christine, pensa-t-il.

Puis il se mit à réfléchir. C'était là un vêtement à la mode ; il y en avait peut-être deux mille pareils à Paris.

Ce vêtement prouvait cependant qu'il y avait là une femme, et le baron résolut de savoir qui elle était.

Tous les scrupules de bienséance du baron s'évanouirent. Il ne se préoccupa plus de n'être ni précédé ni suivi par un valet du vicomte. Il se disposa à fouiller le logis de fond en comble pour y découvrir la femme qui s'y trouvait.

Le baron, qui connaissait l'hôtel, se dirigea droit vers le cabinet de travail. Il essaya d'ouvrir la porte, qui résista. Le baron frissonna et pâlit. Qu'allait-il advenir ? Un duel avec le vicomte, une séparation éternelle avec Christine. D'une main fiévreuse il fit de nouveaux efforts. Il remarqua que la porte ne pouvait être fermée à clef, puisque la clef était de son côté. Mais le bouton de cristal ne bougeait pas. C'était Emmeline qui l'empêchait de tourner. A la fin, elle jugea sans doute qu'elle ne serait pas longtemps la plus forte. Cédant à une pression vigoureuse, elle ouvrit, se présenta bravement et referma la porte derrière elle, le baron ne l'avait jamais vue. Il recula tout surpris, un peu intimidé, et la salua à plusieurs reprises.

— Monsieur de Boisricheux ?

— Il est absent, répondit Emmeline.

— Absent de Paris, madame ?

— Oui, monsieur.

— Je regrette...

Et le baron cherchant une carte dans sa poche ajouta :

— J'ai mille excuses à vous adresser, madame. Je vous ai dérangée, je suis entré ici... Mais vainement

ai-je cherché un domestique pour m'annoncer. Ma faute n'en est pas moins réelle, je le sais. J'espère cependant que vous aurez l'indulgence...

Emmeline tendit la main pour recevoir la carte. Elle la prit, y jeta les yeux comme par déférence, et dit :

— Votre carte sera remise à M. de Boisricheux, monsieur le baron.

Et elle salua légèrement comme pour le congédier.

Mais le baron ébaucha son plus gracieux sourire.

— Mon Dieu, madame, reprit-il, est-ce que j'aurais l'honneur de parler à ?... Je suis depuis trois jours seulement à Paris, et, vous le savez peut-être, quand on quitte Paris, ne fût-ce que pendant une semaine, on est au retour arriéré et ignorant comme après une absence de vingt années. Les événements y marchent si vite ! Est-ce que j'aurais l'honneur de parler à madame la vicomtesse de Boisricheux ? Dans ce cas, je me féliciterais bien vivement, malgré l'irrégularité de ma présentation...

— Non, interrompit sèchement Emmeline. Non, non, je ne suis pas la vicomtesse de Boisricheux.

Le baron se mordit les lèvres.

— Je ne commettrai donc que des maladresses aujourd'hui, pensa-t-il.

Puis, cherchant à se justifier :

— Pardonnez-moi, madame, ajouta-t-il. J'avais supposé, en vous voyant chez le vicomte... Le vicomte, d'ailleurs, ne saurait mieux choisir... Et ce mantelet aussi, que vous avez quitté, m'avait fait croire...

— Ce vêtement n'est pas à moi, répondit machinalement Emmeline, entraînée par la force même de la vérité.

Elle tâcha bien vite de rattraper cette parole, dont un geste du baron lui fit comprendre l'importance.

— Je me trompe, reprit-elle en ajustant le mantelet sur ses épaules. J'oubliais...

Mais le baron, par un brusque mouvement, le lui enleva.

— Ce n'est pas à vous, dit-il d'une voix altérée. Vous avez raison.

Et il s'élança vers la porte du cabinet de travail.

Derrière la porte, la baronne écoutait avidement. Elle faillit s'évanouir d'effroi lorsqu'elle entendit son mari se diriger vers elle. Une dernière espérance la soutint ; quand le baron s'avança, elle lui saisit les mains par un geste passionné et lui dit :

M. de Boisricheux n'est pas chez lui ! Je vous jure que M. de Boisricheux n'est pas chez lui.

— Croyez-vous donc par ces mots vous disculper d'y être ? répliqua froidement le baron.

Il entra dans la chambre à coucher du vicomte et en sortit aussitôt, la voyant vide.

Puis revenant vers Christine tout atterré :

— Vous partirez demain, lui dit-il d'un ton bref. Vous retournerez chez vos parents. C'est votre faute. Je vous avais recommandé de ne pas vous compromettre. Ce n'était pas trop exiger d'une personne que j'ai tirée du néant. Allons, remettez-vous. Qu'est-ce donc que cette jeune femme ? Tout cela est étrange. Venez Et faites au moins une bonne contenance, puisqu'il y a un témoin.

Il la prit par la main et la ramena au salon.

— Vous devez m'en vouloir, ma chère amie, ajouta-t-il, en changeant de ton, dès qu'ils furent en présence d'Emmeline. Je vous avais promis de vous précéder ici, d'apprendre à M. de Boisricheux que vous êtes dame patronnesse d'un bal au profit de notre colonie autrichienne, et que vos devoirs vous obligeraient à venir faire appel à sa générosité. Mais un accident m'a retardé. Mille pardons de vous avoir fait attendre !

(A suivre.)